

# Un fils de notre temps

(Horváth'en guerre)

**C'**EST l'histoire d'un enfant perdu qui est très content de lui. Il voulait être typographe, « *parce que j'aimais les grosses machines qui impriment les journaux, la presse du matin, de midi et du soir* ». Mais, rien à faire, partout la crise ; à peine sorti de l'école, il s'est retrouvé chômeur. Alors il s'est engagé dans l'armée : « *Je suis soldat. Et ça me plaît d'être soldat.* » Le voilà désormais habité d'une foi qui ne souffre aucun doute, la foi en la patrie, « *un empire fort et puissant, un exemple éclatant pour le monde entier !* ». L'avenir qu'il forge avec les siens lui apparaît radieux : « *Nous gagnerons la prochaine guerre. Garanti !* » Il vénère son capitaine, lequel remplace avantageusement son père, un personnage répugnant qui est revenu estropié de la guerre de 14 et lui braille : « *Vas-y donc, à ta guerre ! Vas-y et apprend ce que c'est ! Mes salutations respectueuses à la guerre ! Crèves-y, si tu l'aimes tant. Crèves-y.* »

## Perte de repères, perte de sens

Quand Odön von Horváth écrivit ce roman, son dernier, juste avant d'être, imbécillité du sort, écrasé par un arbre sur les Champs-Élysées (le 1<sup>er</sup> juin 1938), cela faisait cinq années que les nazis avaient interdit ses pièces en Allemagne. Horváth était pire qu'un gêneur : un mécréant, un sceptique, un « *auteur dégénéré* ». « *Le concept de patrie, falsifié par le nationalisme, m'est étranger. Ma patrie, c'est le peuple.* » A force de dénoncer sans relâche l'imposture nazie, il dut s'exiler...

Pourquoi transposer un demi-siècle plus tard ce roman sur les planches ? Le metteur en scène Jean Bellorini : « *On y parle de perte de repères, de perte de culture, de perte de sens. Cela résonne étrangement avec aujourd'hui, qui est un temps de crise semblable à celui de la rédaction du roman.* » Et cela résonne encore plus depuis les événements qu'on sait, où d'autres enfants perdus se retrouvent fusil à la main, hantés par d'autres croyances et d'autres promesses d'avenir radieux...

Sur le plateau, il n'y a pas grand-chose : une table, une chaise, un banc, deux rangées de ventilateurs qui serviront plus tard à simuler une abondante chute de neige, cinq ampoules nues. Et quatre acteurs, qui incarnent le même homme.

Car ce personnage d'égaré est multiple. Borné, mouton de Panurge, mais aussi âme sensible, qui à la fête foraine est subjugué par la jeune fille qui tient la caisse du château hanté. Et aussi héros, qui risque sa peau pour sauver celle de son capitaine. Et aussi pauvre type dont les yeux se dessillent, comme ceux du capitaine : « *Nous ne sommes plus des soldats, mais de misérables voleurs, de lâches as-*

*sassins. Nous ne nous battons pas loyalement comme un ennemi, mais vicieusement et bassement contre des femmes, des enfants et des éclopés...* » Blessé, exclu de l'armée, renvoyé à la rue, ce pauvre type aura une fin tragique.

On ne sort pas pour autant de là accablé. Horváth présente avec ironie, sens du burlesque une suite de brefs tableaux que Bellorini monte avec rythme, vivacité, et en musique – les acteurs sont aussi musiciens. De quoi réfléchir sur les fils de notre temps.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre Gérard-Philipe, à Saint-Denis, et en tournée en région parisienne.

